

Par Quentin Périnel / Publié le 22/09/2016

Charles Pépin : «Qui n'a jamais connu l'échec a raté sa vie !»



INTERVIEW - L'échec et le succès sont-ils des mots contraires ? Pas si sûr. L'un comme l'autre, ont le mérite de nous confronter au réel. Chaque semaine, Quentin Périnel, journaliste au *Figaro*, recueille le plus bel échec d'une personnalité

«*Les vertus de l'échec*» C'est le titre de l'essai publié par le philosophe Charles Pépin. Tiens? Échouer aurait donc un côté positif? Y aurait-il un effet bienfaiteur dans le fait de se prendre une gamelle? Des avantages à subir une déconvenue, que ce soit dans la vie privée ou professionnelle? Des raisons de se réjouir - voire de sourire - après avoir échoué? Mille fois oui, répond le philosophe, pour qui l'échec peut être au moins aussi vertueux que la réussite... Mieux, les deux concepts, a priori contraires, ne le sont pas vraiment. Ils sont même très proches.

Dans cette interview, Charles Pépin explique pourquoi il ne sert à rien de rester dans le déni. Et comment les politiques, hommes d'affaires, entrepreneurs, et autres personnalités qui ont assumé et «pensé» leurs échecs s'en sont retrouvés grandis...

LE FIGARO. - Dans votre livre, vous expliquez que parler de ses échecs est un tabou très français... Pourquoi cette frilosité?

CHARLES PÉPIN. - Difficile de savoir exactement pourquoi, même si mes recherches m'ont fournies quelques explications. Lorsque nous échouons, nous nous identifions à l'échec: nous nous persuadons que c'est nous qui sommes des ratés! Nous confondons l'échec de notre projet avec celui de notre personne. Nous vivons dans un vieux pays qui fut jadis une grande puissance. Nous percevons implicitement le succès comme une fidélité à la norme, au passé. Et l'échec comme un manquement à cette tradition ou à cette norme, et non comme une expérience enrichissante ou une preuve d'audace. C'est une façon de voir très singulière, complètement différente de celle des américains, par exemple...

Que disent les philosophes à propos de l'échec?

Ils en parlent très peu, ne font que l'évoquer. Il n'existe aucun livre important sur l'échec dans la philosophie occidentale. Ni dialogue platonicien, ni texte de Descartes, Kant ou Hegel... tandis que Lao Tseu écrit: «l'échec est au fondement de la réussite»... C'est un sujet oublié en Occident. Pire, lorsque nos grands philosophes parlent de l'échec, ils en parlent mal. Ils donnent une vision culpabilisante de l'échec. Pour Descartes, par exemple, l'échec traduit forcément un mauvais usage de notre volonté.

Peut-on échouer en tant que philosophe?

Un philosophe est moins confronté à l'échec dans la mesure où son rôle est de se poser des questions plutôt que d'apporter des réponses toute faites... En revanche, il peut tout à fait se sentir en échec s'il a l'impression que la manière dont il pense le monde n'apporte rien au monde.

Quelle est votre vision personnelle de l'échec?

Pour qu'il y ait échec, il faut remplir deux conditions: d'un côté que la rencontre entre un projet et le réel se soit mal passée, de l'autre le fait de mal le vivre, de «ressentir» le sentiment d'échec. Après tout, il est possible de rencontrer cet écart entre mon projet et le réel et de ne pas le vivre mal! C'est le sentiment d'échec qui est

intéressant, justement parce qu'il est subjectif, et qu'il amène des questions. Il faut se méfier lorsqu'on n'a pas assez le sentiment d'échec. Ne jamais avoir eu ce sentiment est, en soi, un énorme échec! Un échec questionné est souvent plus riche qu'un succès non questionné ...

Vous voulez dire que ceux qui réussissent le plus sont aussi ceux qui ont le plus échoué?

C'est plus subtil que cela: ceux qui ont échoué très tôt ont eu le loisir de comprendre plus vite la vertu de leurs échecs... Prenons l'exemple d'un sportif très connu, Rafael Nadal: à l'âge de 13, 14 ans, il essayait des revers. Il avait perdu une finale historique contre Richard Gasquet, qui était bien meilleur que lui. Aujourd'hui, la tendance s'est inversée... Nul doute que les échecs subis par Nadal l'ont aidé à aller de l'avant, à s'endurcir, et devenir la machine à gagner que l'on connaît. C'est peut-être ce qui a manqué à Gasquet: et si, jeune, il avait trop peu échoué? Autre exemple: Charles de Gaulle, qui a connu des échecs pendant vingt longues années avant d'asseoir sa réputation d'homme d'État. Ou l'entrepreneur Richard Branson, qui est passé jeune, par la case «prison» avant de rebondir... Les échecs et les épreuves peuvent être autant d'occasions de se rapprocher de son désir.

Quid de ceux à qui tout réussit alors?

Plus tard on connaît l'échec, plus on s'écroule facilement. Prenez un excellent élève au parcours sans faute, qui débute sa carrière après avoir fait Polytechnique ou HEC, et qui n'a jamais connu le moindre échec... Le premier risque de faire très mal. Y compris s'il est dérisoire! D'autant plus qu'un échec est parfois nécessaire pour nous faire comprendre que l'on ne va pas dans la bonne direction...

Tous les échecs sont vertueux?

Non. Pour qu'un échec soit vertueux, il faut réunir trois conditions. La première est d'écarter tout déni de cet échec. La seconde est de bien faire la distinction entre «être un raté» et «avoir raté». Il ne faut pas s'identifier à cet échec. Distinguer «mon échec» et l'échec de mon «moi». Enfin, le plus important, c'est de prendre le temps d'interroger cet échec, d'y réfléchir... et c'est là que le bât blesse. L'élite française a pris la mauvaise habitude de dénier ses échecs. Conséquence: ils ne changent pas de comportement, de raisonnement. C'est une maladie. La phrase «je n'ai jamais connu l'échec» dans la bouche d'un membre de l'élite est assurément la

phrase d'un raté! Regardez tous ces politiques qui échouent, et qui sortent un livre moins d'un mois après pour expliquer qu'ils ont compris leur échec. C'est impossible. La première vertu de l'échec est de nous obliger à nous arrêter un peu... D'ailleurs, il faudrait être capable de s'arrêter et de «brainstormer» après nos échecs comme après nos succès...

Les réussites sont-elles plus «dangereuses» que les échecs?

Les succès peuvent endormir. Il faut apprendre à les gérer et à les analyser, pour bien les comprendre et ne pas tomber de haut si cela s'arrête. Prenons Claude Onesta, considéré comme un entraîneur star après les dizaines de victoires et de titres obtenus avec l'équipe de France de handball. Il relativisait chaque victoire: au lieu de s'en contenter, il cherchait toujours à aller plus loin, à se réinventer. Comme après un échec finalement. On peut avoir ce que j'appelle «la sagesse de l'échec» jusqu'au cœur du succès.

Quels sont les échecs personnels que vous avez vécu?

J'ai eu mon lot d'échecs comme tout le monde. Mais pas vraiment durant ma scolarité. Il m'est arrivé de mettre 3 ou 4 ans à écrire des livres qui me tenaient énormément à cœur... mais que personne n'a compris ni même lu. Voilà de bien cuisants échecs. Sur le plan personnel, j'ai divorcé, ce qui est également un échec. Il m'est arrivé souvent de me sentir en deça de ce que j'avais à être en tant qu'homme. Les échecs nous font réfléchir et progresser dans notre humanité. C'est pour cela que si vous n'avez jamais connu le sentiment d'échec, vous avez raté votre vie.